Laisser voir Dieu

Dans le sillage de Berthe Grialou sœur du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus

Préface de Mgr d'Ornellas

émoins de Vie

Claude Escallier

Laisser voir Dieu

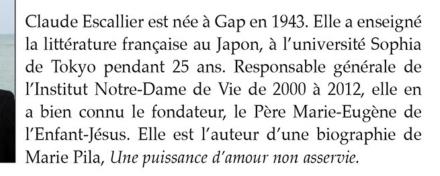
Dans le sillage de Berthe Grialou (1902-1958) sœur du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus

Préface de Mgr d'Ornellas

Elle a laissé voir Dieu... Immergée dans le quotidien d'une vie tout ordinaire, Berthe Grialou a suivi son frère, le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, sur les chemins de foi et d'amour tracés dans *Je veux voir Dieu*. Il l'a guidée avec respect et grande affection, elle lui a partagé ses combats, ses révoltes, ses faiblesses. Elle a crié son désir de lumière et Dieu lui a donné de transformer sa pauvreté intérieure en vase de miséricorde.

La vérité de son être, le rayonnement de sa charité et de sa joie, nous la rendent très proche, nous appellent à la suivre: « Ouvrez donc ce livre sans tarder et laissez-vous conduire page après page, de l'Aveyron à la Provence en passant par Paris. Vous y entendrez le cri de Berthe: "je veux vivre". Vous parcourrez ses 56 années d'existence au cours desquelles, dans le secret, l'amour a grandi en elle pour s'exprimer finalement par des actes et en vérité. Car tout est là: l'amour! »

(Préface de Mgr d'Ornellas)



son frère surtout. Elle mûrit vite au contact de ces dures réalités. Un an à peine après le début des hostilités, elle doit annoncer à la famille la mort de son jeune oncle, frère de sa maman, tué par une bombe. Elle se fait l'écho des sentiments de tous en écrivant à Gabriel Saint-Hilaire, séminariste et ami d'Henri : « Vous voyez donc que notre famille a commencé de subir une grande épreuve et je ne crois pas, si la guerre dure encore, que nos malheurs s'arrêtent là. Quand donc finira cette maudite guerre ? »

En ces temps de pénurie générale, il faut trouver de quoi manger. À la campagne, on s'arrange plus facilement et chaque dimanche, la grand-mère de Valzergues prépare quelques provisions que les enfants trouvent un peu lourdes à rapporter jusqu'à la maison. Elles ne sont pourtant pas de trop pour vivre.

Dans ces conditions, Madame Grialou ne peut assurer deux scolarités à ses filles ; Henri lui a déjà trop coûté avec sa pension au séminaire. Aussi, dès le certificat d'études obtenu, Fernande quitte l'école et va seconder sa mère à l'hôpital tenu par les sœurs de Saint Vincent de Paul. Elles y font le ménage et lavent le linge, rapportant chaque soir un repas pour Berthe qui doit se débrouiller seule à midi.

Cette dernière, de santé plus fragile que son aînée, continue ses études et, à treize ans, intègre le Cours supérieur⁴ ; là, tout un groupe d'amies se forme autour d'elle : Augusta, Jeanne et une autre Berthe,



Berthe en 1917 au Gua

les quatre inséparables. Élise et Odette, de deux ans plus jeunes, les rejoignent souvent et toutes se retrouvent à la maison Grialou située presque en face de l'école. En l'absence de Berthe, elles savent où est la clef. Joyeusement installées autour de la table de la cuisine, elles font leurs devoirs, certes, mais les langues vont

bon train et tous les sujets y passent : le patronage du dimanche, les professeurs, la famille, les projets...

Curieuses, elles vont de temps à autre explorer la bibliothèque d'Henri où les livres racontant la vie et les miracles de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus sont en bonne place. Car au hasard de ses brèves permissions, le séminariste occupe justement la pièce voisine : il prend parfois un malin plaisir à faire irruption dans la cuisine où les jeunes filles font semblant d'être surprises. Il en profite alors pour leur parler de la jeune carmélite avec laquelle il vit intérieurement depuis l'âge de quatorze ans.

Mais c'est toujours la guerre dont tout le monde souffre et espère la fin. Berthe continue à donner des nouvelles à son frère qui ne vient que rarement. Il lui reste encore deux années d'études pour obtenir le Brevet supérieur, assorti de la capacité à enseigner à l'école primaire, qu'elle passe en septembre 1918.

Or, au début de cette année-là, au Gua, l'usine de munitions ferme ses portes et Angèle, sans travail, décide de quitter le pays pour « monter » à Paris : elle y trouve un emploi au service d'une famille de la capitale et en septembre, elle invite Fernande à faire de même.

Et Berthe ? Va-t-elle rester au Gua seule avec sa mère ? Penset-elle au mariage ? Elle ne laisse pas indifférent avec ses grands yeux noirs et son petit sourire enjoué, son dévouement et son ardeur au travail. Ouverte et désireuse de se former, elle suit des cours d'anglais au bourg voisin : nouveauté pour l'époque et la province. À la sortie des cours, un jeune homme l'attend régulièrement et un jour, tente sa chance pour lui exprimer son désir de l'épouser. Elle le fait patienter un an, puis finit par le dissuader d'en faire la demande à sa mère. Elle est encore bien jeune ! Un autre prétendant, employé au bureau des Mines du Gua, en parle, lui, directement à Madame Grialou qui le renvoie à sa fille. Mais cette dernière lui explique gentiment : « Tu sais,

pour vivre avec maman, ce serait pénible. Comme je ne veux pas lâcher maman... » Non, décidément, ce n'est pas encore le moment.

En revanche, dès la rentrée 1918, une fois son diplôme en poche, la voilà promue institutrice à l'école du Gua, où elle vient juste de finir ses études. Elle n'a pas encore seize ans. Berthe y est très aimée : sa bonté et son affection attirent les enfants. Elle les sécurise, même si elle se montre parfois un peu trop indulgente.

Séparées les jours de classe parce que l'une enseigne et que les autres sont encore sur les bancs de l'école, les amies continuent à se réunir chez Berthe le jeudi, jour de congé à l'époque. Elles travaillent, bavardent et échangent leurs idées comme auparavant puis, en fin de soirée, elles grimpent souvent la colline d'en face pour aller prier à l'église du village.

Henri, lui, est enfin démobilisé et de retour au séminaire : il a remis la soutane, décidé à opter pour le prêtre à fond. Quand il passe au Gua, il tire encore quelquefois le rideau de la cuisine et avec son grand sourire, vient s'asseoir auprès des jeunes filles. Il aime les taquiner, leur parle de la guerre dont il revient, mais surtout, il les familiarise avec celle que l'on appelle encore sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle va être béatifiée : quelle joie pour lui! Il leur raconte comment elle les a protégés, lui et les hommes qu'il commandait, en écartant les balles. Il les encourage à la prier, à imiter sa confiance en Dieu et par-dessus tout, à « parler à Jésus comme avec un ami, le trouver dans le silence et le recueillement⁵. » Il fréquente alors beaucoup le carmel de Rodez où la prieure, Mère Marie-Eugène, l'initie à la spiritualité de son Ordre et principalement à la prière silencieuse. Berthe en profite la première et en fait profiter ses amies. Odette s'en souvient : « C'est Berthe qui m'a initiée à l'oraison... Tous les matins, en nous rendant à la messe, elle

Éditions du Carmel-Parole et Silence, 1998, tome II p. 288.

© Amicale laïque et républicaine de la commune d'Aubin

L'église du Gua

CRISE, RÉVOLTE ET DÉPRESSION...

Berthe a bien envie de tout laisser tomber. Elle n'a pas le courage de reprendre la vie qu'elle menait avant le départ de son frère ; un long silence épistolaire s'installe entre eux. C'est Henri qui le rompt le premier ; il compatit, certes, il comprend, mais il lui reproche aussi de trop s'écouter penser, de s'absorber dans de profondes réflexions pour y trouver la solution de tous les grands problèmes¹. Qu'elle lui fasse donc confiance et accepte de reconnaître que pour l'instant, elle n'est pas dans son état normal.

Mais Berthe persiste dans son silence ; tout le monde autour d'elle remarque son changement de caractère et s'en inquiète. Elle se débat au cœur d'une tempête intérieure qui la mine et l'interroge sans trêve sur le sens de la vie : Dieu présent ou absent, qu'est-ce que cela change ?

Aussi Henri va-t-il tenter, une fois de plus, de la mettre dans la vérité, s'efforçant de lui témoigner [sa] tendre et forte affection par une franchise dont [elle] saura reconnaître le prix. Il avoue ne plus rien comprendre à ce qu'elle nomme ses révoltes, sa perte des illusions du surnaturel, tout en admettant dès le début de sa lettre : « Il y a un coin de ton âme où tu ne laisses pénétrer personne et où se trouve peut-être l'explication de tout. » Il l'invite alors à s'examiner sérieusement et à rechercher en ellemême la cause de cette crise. Il va jusqu'à évoquer une grosse infidélité, se demandant si, au temps de [sa] ferveur, elle n'avait

trop dure pour toi et surtout pour les autres, dans les obligations que tu prends. Ne te prive jamais de nourriture ni de sommeil, mais que la pénitence consiste à te lever à l'heure, à faire de petits travaux supplémentaires ennuyeux pour rendre service et faire plaisir ; de temps en temps retiens une parole, un regard. Tu vois le genre ; cela ne se remarque pas, cela ne fait pas mal au corps et l'âme s'en trouve très bien⁴. » On reconnaît là les conseils de la petite Thérèse à ses disciples. Car le frère et la sœur sont de plus en plus proches : Henri gagne en simplicité, Berthe ouvre les profondeurs de son âme.

Il n'est pas facile à Berthe de vivre sa foi au quotidien auprès de son beau-frère Céleste. Celui-ci demeure très attaché à la famille d'Angèle mais n'en partage pas la vie chrétienne. Il étale ses idées marxistes et anticléricales au point d'en devenir gênant. Quelle attitude adopter dans ce contexte-là? Comment faire concrètement pour que l'atmosphère quotidienne reste légère malgré les divergences ? Berthe aborde la question avec Henri qui lui répond : « Avec Céleste, ne discute que très peu ; que ta conduite, tes prévenances lui en imposent ; c'est une âme droite, sincère⁵. » Et le mois suivant : « Qu'il soit pour l'instant communiste importe relativement peu! Le chemin à parcourir est moins long qu'il ne paraît l'être. Il a été attiré à ces idées par sa bonté même... La vérité, il faut qu'il la sente, qu'il en acquière l'expérience et c'est toi qui dois la lui donner ⁶... » Tel sera toujours, aux yeux du Père Marie-Eugène, la pierre de touche d'un authentique témoignage, celui de l'être ; il avait appris luimême, pendant la guerre au milieu de ses soldats, la valeur du sermon de la personne et il ne cessera d'en souligner la force de rayonnement.

Il recommande même à sa sœur d'ouvrir l'esprit de leur maman aux *grandes pensées de la foi*. Qu'elle ne se laisse point influencer par les réflexions de Céleste! Et, pensant à son frère aîné qui s'éloigne de la foi, il ajoute avec une pointe d'inquiétude : « Prie aussi pour Marius ; il nous reviendra certainement mais peut-être faudra-t-il que le bon Dieu frappe de rudes coups ; je le crains et j'en ai peur. Tu vois quel doit être ton rôle dans la famille⁷. »

Une telle mission n'implique pas toutefois que Berthe renonce à ses droits et à sa légitime indépendance. Son frère insiste : elle doit faire accepter sa vie de chrétienne *comme une chose réglée une fois pour toutes*⁸. À supposer qu'elle entraîne *un petit refroidissement d'affection*, celui-ci ne durera pas et on lui accordera sans doute une estime plus grande que si elle avait fait toutes les concessions.

Dans ce cadre familial restreint, Berthe fait une expérience nouvelle et la portée des conseils d'Henri déborde la situation présente : elle rejoint les conditions d'insertion dans un milieu de travail, auprès de collègues aux valeurs radicalement différentes. Comment prendre sa place, dialoguer et rester soimême sans se fermer ? Comment respecter et se faire respecter ? Créer une atmosphère de paix dans une tâche commune ? L'expérience se révèle tout aussi précieuse pour Berthe que pour le Père Marie-Eugène, malgré leur situation radicalement différente ; car il s'agit de s'intéresser à son milieu, de chercher à le connaître, le pénétrer, le comprendre, se faire accueillant aux besoins des autres sans jamais refuser une sympathie offerte⁹.

Dès ses débuts aux assurances du *Soleil*, Berthe est appréciée de ses collègues. Elle se montre vive, gaie et... timide, consciencieuse et efficace, toujours prête à rendre service. On sait qu'elle va à la messe tous les jours et elle ne pense point à s'en cacher. Un jeune employé lui fait un jour cette remarque :

« Alors, Mademoiselle Grialou, vous n'allez pas manquer la messe demain dimanche ? » Elle lui répond avec sa droiture habituelle : « Ah ! Mais je ne la manque jamais, j'y vais tous les dimanches et même tous les jours¹⁰. »

Berthe s'ouvre à son entourage, cultive des amitiés, aime rire et vivre comme une jeune fille de son époque. Elle va même de temps en temps au théâtre. Une amie d'Angèle, qui l'a aidée à trouver du travail, la décrit ainsi : « Charmante et gaie, elle riait toujours. Elle savait rendre tout agréable, tout vivant... Elle débordait de joie! » Partout, elle dégage une telle bonté et une telle compréhension que personne ne peut rester insensible à sa présence.

Alors pourquoi cette impression de solitude régulièrement exprimée dans ses lettres ? Et pourquoi cette souffrance paraîtelle bonne à son frère jusqu'à lui causer de la joie ? C'est qu'elle la lance en Dieu, lui explique-t-il, et entretient en elle de profondes aspirations à s'unir à lui : « Vas-y à corps perdu, retrouve-le chaque fois que tu te sens seule et triste. Habitue-toi ainsi à vivre avec lui. Retrouve-le aussi dans ton bureau. Fixe-toi quelques points de repère qui te rappellent sa présence : un objet placé de-ci de-là mais qui attire ton attention, la pendule qui sonne, les mots inconvenants qui seraient prononcés. Mais tout cela sans aucune préoccupation, sans aucune fatigue pour l'esprit. Tu verras comment peu à peu, il répondra lui-même à tes ardentes recherches en se donnant à toi avec toute sa force, sa lumière et son amour ...»

Henri se réjouit de la soif de Dieu qu'il perçoit en sa jeune sœur et même de cette impression que tout est vide en dehors de lui. Le reste, *la sensibilité et ses saillies intempestives* sont de peu d'importance ; il suffit de *se supporter soi-même pour*

feront dire au Père Marie-Eugène que *le saint est à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes*²⁶. Berthe s'en plaint mais dans le fond, elle le sait bien et conclut d'elle-même : « C'est ma souffrance à moi, et je l'aime quand même, parce qu'elle est produite par la lumière de Vérité²⁷. »

Ce que son frère lui demande surtout, face à cette inquiétude chronique et cette impression d'être dans le vide le plus total, c'est de « s'oublier le plus possible pour regarder [Jésus] seul, jusqu'à ne pas savoir s'il fait beau ou mauvais en [elle]²⁸. » Car pour le Père Marie-Eugène, un seul et unique chemin s'ouvre devant elle, le seul capable de réduire toutes ses contradictions et lui permettre d'accepter ses faiblesses, c'est celui de la voie d'enfance spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la voie de la confiance et du total abandon. De lettre en lettre, il ne cesse de l'y exhorter, jusqu'à l'impatience parfois :

« Toute la sainteté est dans la science de sa faiblesse et dans son acceptation paisible, dans la confiance aveugle en Jésus. Ne cherche point ailleurs. Tu vois donc que tu es à la source. Restes-y²⁹. »

« Ne te désole pas de ton impuissance et de ta pauvreté. Ce sont choses excellentes et le bon Dieu demande que nous les aimions et que nous nous en servions pour nous confier plus complètement à Lui³⁰. »

« Mais oui, lance-toi dans la Petite Voie, cette attitude qui consiste à accepter et à être joyeuse de son impuissance et de sa petitesse. Ne cherche pas autre chose, cette attitude te donnera tout³¹. »

De son côté, sûr d'être pleinement exaucé par son « amie » Thérèse, le Père Marie-Eugène lui recommande régulièrement l'avenir de sa jeune sœur ; il en parle souvent à Berthe : « Ne te

tourmente pas trop pour l'avenir ; le bon Dieu disposera tout pour le bien de ton âme. Consens donc à n'y pas trop penser³². »

Mais comment faire pour ne pas trop y penser quand on a plus de trente ans et qu'aucun projet précis ne se dessine avec le temps ? Chrétienne engagée, serviable en toute occasion, employée consciencieuse, au service de la justice, soutien de sa mère veuve : sans doute rien de très original pour l'époque. Estce néanmoins suffisant pour offrir à Berthe un bonheur durable, aussi profond qu'elle le désire ? Elle a clairement opté pour le célibat en vue du Royaume puisqu'elle a demandé à son frère de faire le vœu de chasteté perpétuelle le jour de Noël 1931. Mais alors, pourquoi confier à Augusta quelques mois plus tard : « Je ne sais pas où je vais 33... » ?

De fait, le combat spirituel qui l'épuise se fait plus violent que jamais. Berthe ne parvient pas à faire taire l'appel et la voix du Christ, cet hôte intérieur qui ose tout lui demander : sa vie, sa liberté, ce qu'elle a, ce qu'elle est : « Si tu veux être parfait³⁴... » Elle expérimente douloureusement ce que remarquait sainte Thérèse d'Avila au livre de sa *Vie* : « Nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-même que nous n'en finissons plus de nous préparer à cette grâce³⁵. »

Car il s'agit surtout de consentir, consentir pleinement à être choisi, consentir par amour.

¹ Le scapulaire est un habit qui couvre, de façon visible, les épaules des moines et plus discrètement, celles des personnes qui se consacrent à Marie.

² Cf. 1Rois 18,44.

³ Lettre du Père Marie-Eugène du 6 février 1926.

⁴ Entretien du 1^{er} janvier 1959.

⁵ Lettre du Père Marie-Eugène du 27 juin 1927. En 1926, Pie XI proclame saint Jean de la Croix (1542-1591) Docteur de l'Église universelle. Les Carmes se dépensent alors pour faire connaître sa doctrine et, en 1927, le

Père Marie-Eugène prêche douze triduums en son honneur. Voir *Présence de lumière* (Éditions du Carmel, 1991) où sont réunis les principaux textes du Père Marie-Eugène sur l'enseignement de saint Jean de la Croix.

- Partage qui se concrétise par 26 lettres qui s'échelonnent de 1928 à 1941, les premières que nous ayons de Berthe en dehors des quelques-unes écrites à Gabriel Saint-Hilaire pendant la guerre. Elles sont précieuses pour appréhender directement la personnalité humaine et spirituelle de Berthe.
- Dans une lettre à une carmélite, le Père Marie-Eugène explique lui-même sa manière de diriger ceux et celles qui se confient à lui : « Je n'ai pas à proprement parler de méthode de direction ni d'exigences à l'égard des âmes. C'est l'Esprit Saint qui est et reste votre Maître. Je regarderai comment vous lui obéissez et je rectifierai s'il y a lieu. » (12 novembre 1936, citée dans *Père d'une multitude, op.cit.*, p. 91)
- ⁸ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 12 mai 1928.
- ⁹ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 10 février 1929.
- ¹⁰ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 13 octobre 1929.
- ¹¹ Montée du Carmel, III,6.
- ¹² Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 30 octobre 1932.
- ¹³ Lettre du Père Marie-Eugène du 28 octobre 1932.
- ¹⁴ Montée du Carmel, III,6.
- ¹⁵ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 27 juin 1930.
- ¹⁶ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 1^{er} décembre 1929.
- ¹⁷ Lettre du Père Marie-Eugène du 20 juin 1926.
- ¹⁸ *Je veux voir Dieu*, p. 451 (t° 331). Il faudrait pouvoir citer les 3 pages qui traitent de ce sujet
- Lettre du Père Marie-Eugène du 17 juillet 1926. Il précise aussi avec réalisme : « Ces horizons, considère-les dans la paix, habitue-toi à les regarder dans le calme. Pour le moment ils ne contiennent pas pour toi d'appel précis. À peu près rien de ce qui t'est montré ne me paraît en effet à l'heure présente réalisable pour toi. Si le bon Dieu veut quelque chose, Il saura bien nous le dire et en rendre possible l'exécution. »
- ²⁰ Livre des Demeures, V^e Demeure, chap. II et Je veux voir Dieu, pp. 787 à 804 (t° 638 à 652).

« MON SEUL ACTE VRAI »

Depuis le retour de son mémorable pèlerinage à Lourdes, le 8 septembre 1933, Berthe se bat sur deux fronts parallèles. Celui de sa vie intérieure ne la fait pas moins souffrir que son combat pour la justice. De 1934 à 1939, durant ces années décisives, elle se livre surtout à travers les lettres qu'elle échange avec Germaine Romieu. Son frère l'y encourage et pense qu'un tel rapprochement l'aidera à mieux appréhender l'esprit de Notre-Dame de Vie. De son côté, il manifeste à son égard une patience sereine et un grand respect de sa liberté, tant il est sûr de l'action de Dieu en elle. Ainsi lui écrit-il la veille de Noël 1935 : « Que l'Enfant-Jésus [étende] de plus en plus son règne pacifique sur ton âme. Son œuvre, depuis dix ans, est assez merveilleuse pour que nous espérions beaucoup pour l'avenir. Continue simplement à te livrer parfaitement.

Leurs liens sont d'ailleurs si forts qu'il lui semble impossible de ne pas la voir entrer dans les mêmes profondeurs que lui. À Berthe, qui en a pris plus tardivement conscience et le lui a exprimé, il répond : « Il me semble que j'avais vu ces relations très intimes entre nos âmes depuis bien longtemps. L'avenir te le montrera mieux encore, j'espère. Le bon Dieu y trouvera un peu de gloire et nous-mêmes beaucoup de joie. Il me paraît spécialement que tu saisiras par les profondeurs cette œuvre de Notre-Dame de Vie telle qu'il faudrait qu'elle soit pour le bien des âmes et de l'Ordre. Laissons faire le temps et la grâce.

Mais ce qui domine tout désormais et éclaire singulièrement la correspondance de Berthe avec Germaine, c'est sa profonde découverte de la maternité de la Vierge. Elle ne peut oublier cette première rencontre de l'enfant avec sa Mère du Ciel³ lors de son séjour à Notre-Dame de Vie, à Pâques 1934, le temps de respirer cette atmosphère si spéciale auprès de la Vierge toute maternelle et d'en emporter la nostalgie⁴. Cette maternité de Marie, elle se dit d'ailleurs toute surprise de l'avoir reconnue si tard : « Qu'elle me semble belle et attirante la Vierge Marie. Je me demande souvent comment j'ai pu vivre si longtemps sans essayer de m'approcher d'elle. Ma vie spirituelle est bien changée depuis que j'ai trouvé une maman.⁵ » On le sent bien, cet amour n'a rien de théorique, il est en quelque sorte crié à chaque page de ses lettres. Lorsqu'elle prie, à Paris ou ailleurs, elle aime se mettre sous le regard de la Vierge qui se montre si maternelle là-bas⁶ et elle avoue même que la grâce de Notre Dame de Vie est si forte qu'elle prend tout et absorbe tout. Et pourtant, si Marie continue à être toute maternelle à son égard, Berthe n'en reste pas moins sur la réserve devant la fondation proprement dite. Non, décidément, elle ne la comprend pas, en dépit de l'immense confiance faite à son frère, en dépit surtout de cette certitude qu'elle ne peut plus refouler : c'est là que Dieu l'attend depuis toujours.

Elle s'en ouvre à Germaine avec une désarmante sincérité : « Je sens que vous m'entraînez vers une vie toute donnée au bon Dieu. Je sais bien que ce sera long car je n'ai pas perdu l'habitude de résister... Et pourtant que de fois cette voie m'avait été indiquée. Maintenant, il me semble que je n'ai pas le droit de penser que le don total est chose impossible pour moi. Je vous ai sentie si complètement donnée et c'est cela que le bon Dieu veut de moi, je le sais... Vous lui demanderez que je lui

donne un jour cette joie et qu'il hâte cette heure. » Il arrive que Berthe imagine les objections de sa correspondante et fasse ellemême les questions et les réponses : « Quelle pauvreté en tout et partout! Depuis quelques jours surtout, je suis en tête à tête avec mon orgueil et cette compagnie n'a rien d'agréable. Il est terrible en moi et a des racines si profondes qu'il faut désespérer de pouvoir en atteindre le fond. Les ressources de mon côté font et feront toujours défaut... Vous allez me répondre que la grâce de Dieu supplée... [Mais] si l'orgueil barre la route, si l'âme est incapable d'un amour profond? Demandez [à Dieu] de me faire connaître sa Miséricorde dont j'ai un besoin particulier.

Au contact de Germaine, Berthe expérimente l'appui, les conseils, l'affection qu'une telle amitié peut lui apporter. Mais elle comprend aussi les exigences de cette vocation et confie : « Les accepter ou les rejeter est une question de vie ou de mort... Est-ce que je me fais comprendre ? Je veux vivre, vous le savez, vous l'avez senti... Pardonnez-moi et entraînez-moi jusqu'en ces profondeurs que j'ai devinées⁹. »

Elle n'en cache pas pour autant les multiples contradictions qui l'habitent. À quelques semaines de là, elle avoue encore : « Je n'aime pas penser qu'il y a une œuvre qui s'amorce — c'est trop obscur pour moi, je ne comprends pas. Aussi je vous avoue que je fais des efforts pour oublier cela. J'évite de penser ce que signifie ce groupe constitué. Comme je suis loin de ce qui fait votre vie¹⁰! » Dans sa droiture et sa confiance, elle ne les cache pas non plus à son frère qui ne s'en formalise pas outre mesure ; il lui répond en lui donnant tout simplement des nouvelles de la fondation ou en lui demandant sa prière pour les difficultés qui ne manquent pas. Il sait bien que l'Esprit Saint travaille dans les antinomies et que les violentes réactions de Berthe — qui se dit furieuse — sont plutôt bon signe. Aussi l'éclaire-t-il

pas de continuer ta vie d'oraison et d'aller ainsi matin et soir porter ton âme au bon Dieu pour qu'Il y mette patience, savoir-faire et zèle¹⁰. » Il voit plus loin et cherche à souligner le positif de cette expérience par rapport à sa vie spirituelle : « Il me semble que le séjour à Marseille et les petites souffrances trouvées dans ton apostolat te seront bienfaisants. Qu'y a-t-il de meilleur que d'être plongé profondément dans sa misère et de sentir son impuissance, même dans les moyens extérieurs pour faire le bien ? Tu pourras reprendre la vie à Notre-Dame de Vie avec plus de profit et t'y préparer à ce que le bon Dieu voudra de toi¹¹. » Car le stage touche à sa fin et Berthe est sur le point de revenir à Notre-Dame de Vie pour les vacances.

Durant ce même été, le gouvernement organise un camp de formation pour les jeunes chômeuses de Marseille. Il se déroule à Pernes-les-Fontaines, à quelques kilomètres de Venasque. La directrice de l'École des Cadres sollicite alors l'aide de Notre-Dame de Vie et notamment de Berthe qu'elle connaît déjà. Celle-ci, avec trois compagnes, ira donc encadrer le groupe. La main-d'œuvre masculine est rare à cette époque et les jeunes filles doivent ramasser fruits et légumes, sarcler, piocher, semer. Berthe organise, participe et s'active dans le domaine de la gestion et de l'intendance. À la date du 21 août 1941, on peut lire dans un compte-rendu du Centre rural de Pernes « Mlle Grialou dévore le travail et commence à mettre de l'ordre dans nos papiers ». Quant à la directrice, elle se réjouit de recevoir ces quelques lignes du même Centre : « Berthe Grialou nous débrouille nos histoires les plus embrouillées d'une façon admirable : c'est quelqu'un d'absolument épatant, on peut lui demander n'importe quoi, elle évolue avec aisance dans tous les domaines. »

Ainsi le Père avait raison quand, début juillet, il lui avait dit à propos de la formation suivie : « Tout cela t'aura été profitable et te permettra de te rendre utile. Nous verrons ensemble comment on pourra utiliser cet enseignement et ces expériences pour faire du bien et agir sur la jeunesse. » Il y ajoute une petite mise en garde contre la peur des responsabilités qui pourrait la gêner dans ses initiatives : « Dieu existe et Il se donne à ceux qui le cherchent. Que pourrions-nous craindre lorsque nous avons l'assurance de faire sa volonté¹² ? »

Lors de la retraite annuelle que le Père Marie-Eugène vient de prêcher, il a précisément développé sa pensée sur l'apostolat, la mission, tels qu'il les conçoit pour un membre de Notre-Dame de Vie : « Votre apostolat, vous l'exercerez davantage par l'exemple que par la parole. Ayez la préoccupation de faire passer le rayonnement de la présence avant celui de l'action. [...] Si vous présentez une âme patiente, qui voit grand, une âme compréhensive qui essaie de faire une œuvre profonde par sa présence, sa prière, sa patience, vous aurez une influence dont vous ne vous rendrez peut-être pas compte mais qui sera très grande. Votre souvenir sera bienfaisant pour toute une vie, il symbolisera la vérité¹³...»

Et à Berthe en particulier, il écrit : « Tu pourras probablement faire un peu de bien dans ce milieu par ton exemple et par un discret rayonnement de la pensée. Plus ce sera discret, au début surtout, plus ce sera profond et mieux accepté¹⁴. »

La session de printemps a porté ses fruits puisqu'en septembre 1941, voilà déjà Berthe officiellement chargée de l'économat à l'École des Cadres de Belmont. Ce n'est pas une petite affaire en ces temps de restrictions. L'une de ses compagnes raconte : « Nous étions, réunies là, au moins une soixantaine. Berthe Grialou devait se lever de très bonne heure

pour ravitailler ces soixante personnes et elle le faisait avec beaucoup de dévouement et de sens pratique. La directrice, qui avait un rythme de travail intensif, ne s'en occupait pas, mais pouvait être bien tranquille avec Berthe¹⁵. »

De son côté, la même directrice témoignera plus tard : « À Belmont, elle avait conquis tous les cœurs, professeurs et stagiaires. Elle apportait dans une équipe jeune, où le chef d'équipe manquait sans doute de mesure, un sens maternel d'une exquise délicatesse. Pour nous toutes, c'était « Bertouly ». Et son bon rire clair faisait du bien en ces années de misère. Elle se cantonnait dans les comptes et le ravitaillement — mais sa seule présence respirait la paix et apportait ainsi un élément de sérénité. Une fois par semaine, elle quittait St Jérôme avec Eva par le dernier tram du soir. Toutes deux se rendaient à la gare où elles « sommeillaient » pour être sur place le lendemain matin à 4 ou 5 h, au marché de gros, pour l'approvisionnement difficile de l'École¹⁶. »

La vie est dure, on le voit, mais Berthe persévère dans ce travail d'éducation et de gestion au sens large. Un peu partout, il faut mettre la main à la pâte sans que n'en souffre l'exactitude des comptes à tenir. Un inspecteur de l'État, qui ne la connaît pas, rapporte dès le mois de janvier 1942 : « Je viens de visiter les Écoles des Cadres et la meilleure administration est à Belmont où se trouve Mademoiselle Grialou. » Compétence professionnelle et sérieux dans son travail lui sont d'emblée reconnus.

Mais le Père Marie-Eugène s'inquiète de la fièvre qui risque de l'envahir au détriment de son équilibre et qu'il sent à travers ses lettres. Aussi lui fait-il régulièrement des recommandations : « Il ne faudrait pas que le surmenage fébrile se poursuive longtemps car ce serait la faillite de tout ton travail et sur le plan

durent que trois ans. Dès la rentrée de 1949, elle est mutée au Centre d'apprentissage public de garçons, Philippe de Girard, installé dans le cadre du Petit Palais d'Avignon, au fond de l'immense cour du Palais des papes. Il compte environ trois cents garçons dont les salles de classe dominent le Rhône. Le directeur de l'époque commente : « Les Cardinaux aimaient l'espace mais se souciaient peu de confort. Mais quel privilège de pouvoir ouvrir les hautes baies à petits vitraux sur un des plus beaux décors du monde. C'était une petite aventure de travailler avec cœur dans les conditions précaires d'un palais cardinalice que rien ne prédestinait à la formation de futurs techniciens. Nous avions pour salle d'études une authentique chapelle au plafond bleu constellé d'étoiles! Le chauffage laissait quelque peu à désirer¹¹... »

Ce nouveau lieu de travail, si prestigieux soit-il, demande à Berthe une longue marche depuis son appartement et elle peine à affronter le soleil ou le mistral de cette vaste place sans ombrage. Le changement de lieu mais surtout d'atmosphère lui est sensible et elle le confie à son frère qui, comme toujours, y voit la main de Dieu : « La Sainte Vierge trouve que maintenant tu peux aborder la foule et y porter le témoignage de la vie du bon Dieu et de son action dans les âmes. Je pense que c'est le moment pour toi de remplir l'apostolat de Notre-Dame de Vie simplement par la présence et par la bonté¹². »

Dans la situation de Berthe, le Père Marie-Eugène retrouve exactement l'idéal entrevu pour la fondation de Notre-Dame de Vie : devenir un *levain silencieux*, un reflet de l'amour de Dieu, dans son milieu de vie et de travail. Il l'y l'encourage : « Tu es bien à ta place et dans la masse avec laquelle tu prends contact, tu dois simplement y rester en portant témoignage par la présence de Dieu en toi, par la prière et par l'amabilité

extérieure. C'est là l'apostolat principal et essentiel. Ne cherche pas autre chose que de laisser agir le bon Dieu qui est toutpuissant ¹³. »

Berthe reste affiliée à la CFTC, continue son activité syndicale et si elle y rencontre quelques *tracasseries*, elle montre plus d'affabilité et de compréhension que de *rancœur*¹⁴.

Quelque temps auparavant, Berthe a reçu une longue lettre d'une de ses anciennes amies, Odette Roques, lui annonçant le décès d'une religieuse du Gua qui avait beaucoup compté dans leur enfance. Toutes deux renouent avec joie et échangent en profondeur. Odette est maintenant religieuse de la Sainte Famille et réside en Suisse. Berthe prend le temps de lui répondre et de la soutenir à travers les nombreuses souffrances physiques et morales qu'elle vient de lui confier. Elle se sent solidaire des épreuves de son amie, elle s'y retrouve. Et pourtant, ce n'est plus la Berthe d'autrefois : elle a mûri, elle s'est fortifiée. Si elle reconnaît avoir expérimenté le même genre de souffrances, elle propose à son amie d'y découvrir la miséricorde.

Les conseils de son frère, qui, pendant si longtemps, lui avait indiqué comme seule boussole, la petite voie d'enfance de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, portent leurs fruits. Elle répond à son amie : « Sur ta route, ma bien chère Odette, tu as rencontré la souffrance et à son contact, tu as compris qu'il n'était pas toujours facile de lui sourire. Parce qu'elle nous crucifie, qu'elle nous broie, nous convenons qu'il est dur de mettre en pratique les belles théories apprises. La théorie et la réalité sont un peu différentes mais il est bon de faire ces expériences de notre impuissance, de notre néant. » Berthe est dans la vérité lorsqu'elle s'attribue à elle aussi ces expériences d'impuissance et de néant. Elles ne sont pas si loin, en effet, les longues heures

qui ont suivi son accident. Aussi peut-elle ajouter : « Je t'ai suivie sur cette route, j'ai expérimenté le vide complet de la tête et toute la souffrance que constitue cet anéantissement de tout ce qui est l'être. »

Berthe lui ouvre son âme et continue avec simplicité : « Mais tout est grâce, tout cela est bon — qui nous apporte l'expérience vécue de notre néant. Nous croirions-nous pauvre, faible si nous n'en faisions l'expérience ? Et la Miséricorde n'attend-elle pas pour se déverser que nous ayons conscience de notre pauvreté, de notre néant, que nous nous sachions « pour de vrai » sans vertu et incapable de tout bien ? Je suis convaincue, ma bien chère Odette, que le bon Dieu attend tout simplement notre aveu sincère de tout cela, notre acceptation paisible de toute cette pauvreté pour se précipiter et combler le vide… »

Elle y ajoute cette dernière confidence qui oriente tout vers Dieu dans une note d'espérance théologale : « Je te livre pour le moment un peu de mon âme. Il y a de la confiance et un immense espoir qui essaie de ne s'appuyer que sur Dieu¹⁵. »

Odette et Berthe, ainsi rapprochées par ce qui fait le cœur de leur vie spirituelle, continuent à échanger avec beaucoup de spontanéité. Berthe le souligne dans la lettre du 11 février suivant qui veut, un peu tard, lui offrir ses vœux de nouvel an : « Il me semble que je t'ai à côté de moi, que nous bavardons comme autrefois en nous communiquant nos pensées. Une certaine timidité nous faisait parfois rester à la surface, nous irions plus loin maintenant que nos âmes ont été creusées par la souffrance et que nous avons conscience de nos déficiences. » Leurs déficiences... Odette a sans doute étalé un peu les siennes, tout en repoussant l'idée que Berthe ait pu connaître, elle aussi, de semblables difficultés. La réaction de cette dernière ne se fait pas attendre et nous vaut d'elle un portrait intérieur de première main : « Tu as tort, ma chère petite sœur,

vers l'Extrême-Orient. Lors de son étape aux Philippines, il compte bien y accueillir quelques membres de Notre-Dame de Vie, en réponse à l'appel de Monseigneur Shanley, évêque carme de la Prélature d'Infanta. Parmi les premières missionnaires se trouve Marie-Louise Goux que Berthe connaît davantage puisqu'elle a fait ses études d'assistante sociale en Avignon. Aussi prend-elle à cœur l'intention de lui envoyer des nouvelles régulières ; si, en réalité, elle ne trouve pas beaucoup de temps pour le faire, Berthe l'assure cependant *de fréquents souvenirs dans [ses] prières et... de quelques visites nocturnes —* autrement dit, sa prière de nuit. Elle l'encourage avec toute l'ardeur de sa foi : « Autant que vous et même beaucoup plus que vous, Notre Dame de Vie veut cette œuvre : aussi son assistance et celle du Saint-Esprit ne vous manqueront pas."

Après un périple de plusieurs mois en Asie, le Père Marie-Eugène rentre à Rome ; il écrit à Notre-Dame de Vie, donne ses impressions et demande à *chacune d'être prête à faire n'importe quoi et n'importe où*. Berthe le commente à Odette Roques et y ajoute une note personnelle qui la révèle en profondeur : « Tout cela ne se fait pas sans soucis, préoccupations, souffrances — tu le devines bien... mais qu'importe après tout. Une seule chose importe... que dans le temps où nous sommes en marche avec tout le peuple de Dieu, nous soyons bien des siens, de ceux sur qui Il peut compter et en qui Il peut répandre tout son amour et le laisser passer pour les autres.

La première équipe envoyée aux Philippines n'est composée que de deux membres mais un grand vent missionnaire souffle sur Notre-Dame de Vie. Certaines auraient bien aimé en faire partie et l'expriment au Père Marie-Eugène qui répond à l'une d'entre elles : « Renouvelez le don de vous-même et demandez à la Sainte Vierge de l'accepter et de le rendre aussi complet que

possible. Quant aux modes de réalisation, laissez-les à l'Esprit Saint et à la Sainte Vierge. Ils donnent à chacune sa mission : les unes doivent accepter les sacrifices du départ, de l'éloignement et du travail dans les pays lointains ; les autres doivent accepter les sacrifices de rester au centre de l'Institut et d'y travailler paisiblement dans des tâches apparemment plus obscures. Le don indéterminé doit rendre disponible à la fois pour les premiers sacrifices et pour les secondes tâches⁷. »

Si Berthe exprime elle aussi un petit pincement de cœur, elle connaît d'emblée le rôle bien plus important qui lui est dévolu ; elle écrit à Marie-Louise : « Dites bien à toutes que si je suis plus que jamais silencieuse... je prie, je voudrais que ma prière soit de plus en plus profonde, de plus en plus vraie. J'envie parfois celles qui peuvent, qui savent agir, et il serait peut-être plus sage d'accepter mon impuissance et d'envelopper de prières celles que Dieu choisit pour porter témoignage⁸. »

Quelques mois plus tard a donc lieu le Chapitre général qui doit élire le futur Supérieur des Carmes. Berthe dit sa prière, ses espoirs, ses doutes, à Marie Guérin, ancienne élève du Cours Notre-Dame de France, entrée au Carmel des Tre Madonne à Rome : « En union avec tout l'Ordre, nous essayons cette semaine de rendre nos prières plus ferventes pour qu'à Rome les élections soient bien le reflet des vouloirs divins... Personnellement, je vous avoue ne pas savoir ce qu'il convient de désirer, de l'élection du Père ou de son retour en France. C'est tellement plus simple et tellement plus sûr de désirer que la volonté du bon Dieu s'accomplisse⁹. »

Accomplir la volonté de Dieu : tel est le leitmotiv de Berthe, qu'elle applique en premier lieu aux événements de sa propre vie, de cette vie ordinaire, banale, d'un fonctionnaire de l'enseignement technique d'Avignon. Elle apprend en effet qu'il

lui faut se mettre en quête d'un autre poste pour la rentrée suivante ; elle doit céder sa place de gestionnaire du Lycée Philippe de Girard à un collègue plus jeune mais père de famille. Elle prospecte les divers postes vacants et se trouve finalement mutée, en octobre 1954, comme économe au Centre d'enseignement technique féminin Arnaud de Fabre.

Situation nouvelle où Berthe, pour la première fois, va rencontrer une vive opposition à sa personne. Car la directrice du Centre se dit très mécontente de la savoir affiliée à un syndicat et ne cesse de la harceler, de l'humilier, cherchant constamment à la prendre en défaut. Faisant fi de toute légalité, elle la retient sur ses heures libres pour ranger des cartons, accomplir des travaux supplémentaires que sa fonction n'exige pas. Elle décide un jour de faire l'inventaire des réserves et dès le lendemain matin, oblige Berthe à refaire ce même inventaire : remarquant tout haut qu'il manque une boîte de biscuits et des tissus – qu'elle a elle-même déplacés – elle accuse Berthe de vol et de gestion frauduleuse.

Un autre jour, Berthe rencontre une compagne de Notre-Dame de Vie dans une rue de la ville ; elle ne peut s'empêcher de lui parler des tracasseries continuelles de sa directrice et lui raconte : « Ce matin, elle a trouvé une erreur dans mes comptes et m'a dit sèchement : "Moi je ne me trompe jamais !" Je lui ai répondu : "Eh bien, Madame, moi, il y a vingt-cinq ans que je fais des chiffres, et parfois je me trompe..." Et elle ne peut retenir les larmes qui lui montent aux yeux.

Sur sa table de travail, dans sa chambre, Berthe a mis en évidence cette maxime de saint Jean de la Croix qu'elle regarde souvent : « Aimer, ce n'est pas éprouver de grandes choses, c'est connaître un grand dénuement et une grande souffrance pour l'Aimé¹¹. » Car elle veut s'exercer au véritable amour, celui que

considèrent comme leur amie. Il y manque les professeurs du Centre où Berthe travaillait, empêchés de venir par leur directrice. À plusieurs personnes qui, avant de repartir, demandent à son frère d'entamer un procès à l'encontre de cette dernière, il répond qu'il préfère rester fidèle à la conduite de sa sœur, à sa ligne de pardon. Tous se dirigent vers le parc et se rassemblent autour de la tombe tandis qu'éclate un nouveau *Magnificat*. Car le Père Marie-Eugène invite surtout à l'action de grâce, il invite toute l'assemblée à remercier *Dieu d'avoir terminé son œuvre en cette enfant*, [à travers] toute sa vie, dans ces circonstances, cette pauvreté.

Une seule parole s'impose à lui à cette heure ; elle relie le maître et le disciple, elle identifie leur grâce, elle exalte la miséricorde : c'est celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus évoquant le jour de sa mort dans un acte de confiance absolue : « Je me présenterai devant vous les mains vides, c'est pour cela que je serai si bien reçue¹⁵ ».

¹ Lettre de Berthe à Odette Roques du 20 février 1955.

² Lettre de Berthe à Marie-Louise Goux du 12 avril 1956.

³ Lettre de Berthe à Augusta Lajeunies du 10 février 1929.

⁴ Extraits des Chroniques de Notre-Dame de Vie à la date du 29 septembre 1957.

⁵ Témoignage de sœur Marie-Bernard.

⁶ Lettre du 6 juillet 1591 à Mère Marie de l'Incarnation, prieure de Ségovie.

Après sa mort, le Père Marie-Eugène confiera : « Depuis longtemps je n'avais pas dit de messe pour elle ; cette fois, c'était pour la préparer au sacrifice. » (Entretien du 4 janvier 1958)

⁸ Extrait des *Chroniques de Notre-Dame de Vie*. Réponse du Père Marie-Eugène aux vœux qui lui étaient adressés.

⁹ L'Enfant-Jésus, particulièrement honoré au Carmel, occupe la première place, devant le nom des saints traditionnellement proposés au tirage au sort

: saint Joseph, saint Élie, sainte Thérèse de Jésus, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et sainte Émérentienne, jeune martyre du IV^e siècle et sœur de lait de sainte Agnès, que le Père Marie-Eugène donna en modèle aux membres de Notre-Dame de Vie.

- ¹⁰ Maxime 106.
- Expression du curé de sa paroisse au cours d'une homélie qui suivit sa mort.
- Lettre du Père Marie-Eugène à Fernande Hurtes et Louis Grialou du 4 janvier 1958.
- ¹³ Entretien du 25 janvier 1958.
- Les textes de la liturgie de l'Épiphanie renvoient à Isaïe 60,1 et à Michée 5,2.
- Le Père Marie-Eugène adapte ici une pensée de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui voulait paraître devant Dieu *les mains vides* et savait qu'Il les comblerait. *Cf. Prière* 6,48 et *Lettre* 99, 35.

UN SILLON POUR GENS ORDINAIRES

On se souvient de la réflexion d'une carmélite de Lisieux s'inquiétant de ce que l'on pourrait bien écrire sur Thérèse de l'Enfant-Jésus après sa mort. Tout y est si banal! Elle n'a vraiment rien fait qui puisse être remarqué. Rien de moins prophétique cependant quand on considère « l'ouragan de gloire » qui suivit sa mort ou plutôt son « entrée dans la Vie ».

« De Berthe Grialou, il n'y a vraiment pas grand-chose à dire », témoignera de même l'un de ses proches collaborateurs en Avignon¹. La comparaison pourrait s'arrêter là ; car ni gloire ni ouragan n'accompagneront la mort de Berthe. Rien à dire sur elle, en effet. Et pourtant, ne faut-il pas reconnaître qu'un secret brasier brûle sous la cendre et en laisse jaillir, çà et là, des flammes de lumière ?

Ceux qui approchent Berthe Grialou ne s'y trompent pas ; ils ont parfois vécu l'une ou l'autre de ces situations où Berthe a dû souffrir, agir ou réagir : cet âpre quotidien marqué par la pauvreté familiale et le décès du père, ce passage brutal d'une famille heureuse à une famille douloureuse ; le déracinement, un choix de vie difficile, la révolte et l'ébranlement de toutes les certitudes, la maladie, la fragilité psychologique. Et que dire du retour au travail après un accident ou du harcèlement subi jusqu'au martyre ? Tant de difficultés ne devinrent pourtant ni excuses, ni obstacles dans sa marche vers Dieu.

Son secret?

Ces pages ne sont pas disponibles à la prévisualisation.

Mademoiselle Grialou était dans la voie que Dieu lui avait indiquée et qu'elle avait choisie; il n'y avait pas de concurrence entre la liberté de Dieu et la sienne, c'était parfaitement accordé. Voilà comment je vois Mademoiselle Grialou, c'était extrêmement simple, c'était linéaire. Elle était toujours pareille; elle était, elle existait, elle était « elle » et on la trouvait belle à voir et à suivre.

Mademoiselle Grialou avait, avec d'autres, le souci de visiter des vieillards, des malades, des handicapés à l'hôpital etc. Une bonne partie de ses loisirs, si découpés qu'ils soient, était prise par les visites ; je le sais non par elle mais par ceux qui l'ont fait avec elle. C'est un service de charité.

Elle travaillait pour cela avec une personne dont le caractère et les handicaps n'étaient pas toujours faciles à supporter et c'était chez elle un signe d'amour fondé dans la foi. Il faut des colonnes de charité pour supporter des gens comme cela. La bonté de Mademoiselle Grialou n'est pas à débattre. Elle était respectée, elle plaisait, on l'aimait.

Elle donnait l'image de quelqu'un qui était pleinement à son affaire ; elle était là où elle voulait être et où Dieu la voulait. Elle était de ces personnalités qui ne posent pas de problème : la réponse venait avant les questions. C'était d'une limpidité, d'une clarté, d'une simplicité, d'une vérité ! Mademoiselle Grialou était à sa place...

Mademoiselle Grialou était la femme la plus équilibrée qu'on puisse souhaiter ; cela se voit quand on regarde vivre une personne des années durant ; équilibrée au point de vue intelligence, prudence, sagesse, courage, engagement.

La peinture de la femme forte dans la Bible est celle d'une femme ordinaire, qui n'a pas tel ou tel travers, saillie ou génie ; c'est une femme qui est une femme, dans l'ordre de la foi, de la Bible, de l'Évangile ; une femme qui est plus Marie que Marthe,

car Marie est elle-même et Marthe a à être elle-même. Mademoiselle Grialou n'était pas une femme qui se transposait, qui se reflétait en d'autres. Elle ne jouait pas un rôle. C'était une personnalité et non pas un personnage. Elle était elle-même simplement.

Son style de vie extérieur était très simple ; elle était fondue dans le quartier. Là non plus, on ne remarquait rien ; c'était une femme du quartier, ni excentrique, ni compassée. On ne la distinguait pas des autres, elle était habillée comme une femme de son âge et de son état ; elle avait le comportement d'une personne de son rang et de son quartier.

Elle était en fonction dans le milieu d'enseignement et elle était adaptée à cette fonction. Elle ne tranchait pas de son milieu et ne donnait pas de leçons.

Certainement pour elle, l'essentiel dans la pauvreté était l'esprit de pauvreté spirituelle. Elle vivait parfaitement ses trois vœux ; cela ne fait aucun problème ; sans discours. Elle était très réservée dans sa manière de se dire. Elle ne s'écoutait pas, elle n'était pas la personne à se distribuer, à se vendre au sens commercial du terme, humainement parlant. Il n'y avait pas de calcul ; je ne la vois pas effleurée par cette notion de représentativité. Elle était beaucoup plus intériorisée qu'extériorisée.

Elle me paraissait humble, réservée.

Elle ne donnait pas l'impression d'avoir renoncé à tout mais d'avoir choisi le chemin que Dieu lui avait proposé et qu'elle avait emboîté d'enthousiasme, sans rien abandonner. Quand on est hypnotisé par Dieu, qu'on aime, on ne renonce à rien, on choisit tout et tout est englobé dans le choix qu'on fait. C'est l'exemple typique de l'épanouissement humain. Qu'il y ait eu des épreuves, une croix, c'est possible mais cela n'apparaissait pas chez elle. Ce qui apparaissait, c'est qu'elle avait choisi sa

voie et qu'elle en était parfaitement consciente et épanouie. Elle faisait avec autant de goût son service du stand en bavardant avec les gens, que les cours de Bible ou les visites du pauvre mourant. C'était le même investissement. Elle y était aussi vraie. Elle se donnait à la paroisse parce que c'était pour elle l'œuvre du Bon Dieu. C'était très simple.

Je la vois comme modèle de sainteté le plus banal qui soit, c'est-à-dire le plus vrai, le plus « rencontrable ». Le banal, c'est ce qui est au milieu du village. Le banal, c'est le vrai, ce qui se vit tous les jours. Mademoiselle Grialou était d'une charité, d'une vérité, d'un comportement banal, digne d'être imité, à la portée de tout le monde à condition qu'il y ait la Source. Car plus c'est banal, plus c'est difficile à faire par soi-même ; c'est Dieu qui donne de devenir banal ; et ce n'est pas donné à tout le monde, il ne faut pas se faire d'illusions : on est plus vedette que banal. Pour devenir simple, il faut la grâce du Très Haut et Mademoiselle Grialou, autant qu'on pouvait en voir, était très perméable à la grâce du Très Haut. Et cela donnait quelque chose de banal, de vraiment vécu, de vrai.

Témoignage de 1989

Ces pages ne sont pas disponibles à la prévisualisation.

Voici comment Augusta Lajeunies (1904-1998) se présente elle-même à nous :

« Née à Decazeville, je suis venue au Gua à l'âge de 5-6 ans. J'habitais à une extrémité du village, vers Cransac. Lorsque j'ai fait la connaissance de Berthe, je me suis liée d'amitié avec elle, j'ai alors rencontré sa famille. C'était en 1916, j'avais douze ans et j'étais au cours supérieur. Berthe avait quatorze ans. À partir de cette date, j'allais presque tous les jours dans la maison des Grialou, 54 rue Jules Guesde. Durant l'époque qui se situe de 1919 à octobre 1921, j'ai connu son frère Henri, devenu plus tard Père Carme sous le nom de Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus.

Dans la maison des Grialou, en 1916, il y avait Berthe et Madame Grialou. On ne voyait pas toujours Madame Grialou qui travaillait et n'était pas là aux heures de classe ; Berthe était notre amie chérie. »

Paris 1.12.1929

Ma petite Sœurette,

Sans ta bonne lettre je ne serais peut-être pas venue passer quelques instants avec toi en ce premier jour de l'Avent c'est-à-dire tout au début du grand silence qui doit précéder l'Avènement.

Et c'est pour gémir un peu que je viens, nos heures du soir sont terminées, les samedis seuls sont maintenus, toutefois le malaise continue... J'avais été préservée de cette ambiance déprimante parce que durant près de deux mois j'étais au milieu d'une équipe de renfort et tout le monde était frais et pimpant. Pour comble me voilà maintenant dans le bureau de mon chef... qui agonise si l'on peut ainsi parler. La nouvelle direction fait « maison neuve » et malgré vingt ans de maison il craint le renvoi à la fin de l'année. Tu comprends si c'est gai... Je fais quelques efforts mais néanmoins je suis passablement abrutie et aspire comme tous « à la stabilisation. »

Assez causé de cela n'est-ce pas, revenons à ce temps de l'Avent qui s'ouvre aujourd'hui plein de promesses. Le Messie va naître dans nos âmes et les faire vivre de la vraie vie surnaturelle. N'est-il pas vrai que ces belles Réalités font pâlir toutes nos petites mesquineries et soucis divers ? — Si nous en prenions réellement conscience ??... si nous savions nous laisser préparer à cette venue du divin Maître, faire silence et adorer avec la très Sainte Vierge le Fils de Dieu prêt à faire son entrée en ce monde ?... Vois-tu lorsque je suis un peu libre, les dimanches surtout et que tout cela se présente à mon esprit je voudrais prendre de bonnes résolutions pour que

ma vie soit conforme à mes aspirations... et puis dans la semaine je m'enlise à nouveau. Pauvres nous !!... Il reste vrai toutefois que nous devons espérer en la promesse divine, et appuyer notre confiance uniquement sur ce motif-là. C'est une des pensées qui m'ont frappée pendant mes deux pauvres jours de retraite. Le R. Père prédicateur nous a parlé de l'efficacité de la prière, Dieu a promis de l'exaucer et de plus « demandez... afin que votre joie soit parfaite... » De là l'autorisation pour ainsi dire de demander tout ce qui peut parfaire notre joie... de préférence les biens spirituels.

four que ma tie soit conforme à mes aspirations . - of fins Dans la semaine je m'entire à nouteau. Lautres nous le Il reste via Sousefair que nous versons espirer en la promesse Divine, et appujer notre confrance uniquement sur ce motif là C'est une res fenties -qui m'ant frappie fendant med deur fautet fours de retraits. Le 8%. Sue fuédicateur nous a faile de l'efficacité de la frière, Dien a ponis de l'exaver et de flus " Demarcos - . . afin que votes foie soit Sparfaite. De la l'autorisation four ainsi dire de demander Sout ce que feut farfaire motre foie - De fiépreuse les hins Assiribuelo It définis chire fetts sour etts fensie pur laquelle Je n'olais fat diof "m'aventurer" revient souvent à me memoire, Vois lu l'acte d'esferance sont comme l'acts de soi ne resient flimmement surnaturel qu'avec le "fartoureque", le crois et fis Sen uniquement a cause de la Tevalation et de la Trome Se bisine: n'est ce fais que nous Telhons Soupeirs Jourain Fire cola. Four few qu'on s'arrête à ceflechir il me semble qu'ay entrevoit de la le vrai sens, le virai même le cour Te la religion chrétienne. Nous sommes, il est viai lais du sentiment, loin tes impressions passagines mais sur un ber rain solive, Dans la Virile". Nous connectes verous farticulierement vive fairement cela fuirque nous devous être les avorabiles cen esprit et en Verile que le tru remante, aborer, aimes four ceux qui N'avourent par. Je ne sais fois te failer operques vier hants somes Se repeter que tren nous a fait une grande grace de nous apples vans est Ordre et je m'eschique maintenant l'enthousiasme des religious et religieures qui au lieu de suivre la règle grénérale au que de grantit avec le seufs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la prévisualisation.

la je tit que nous assons la joie de voir de Temps en temps la Pere Ha eté nommé Visitent apostolique from les Carmels et cela va l'obliger pentan fans an moins a ses resembs asse pro-longer en Trance - Hest vour Februh se cerulre et un refarlina qu'oi la fin su mois pour Prome au cours de cet été il restera au moins le même temps. ses passages sont rapides mais combiens vouvrissants! Les Visites le fatiqueme beaucouf, it a m revenir sand la region I y a une rizaine de jours jour Chan ger Fair "plus rien n'allait estourae. ore-Cent mis a fart dest evistent que le don Diens se sert de lui jeur faire.

In havail let pordulantes rentient

N. Doe vie let année out un renogré

nombreures - t cette année out las fabrique
et le tassure qu'il y a 90 la givernite ille
et en une le moule west las fabrique
et qu'il n'y a qu'une toutrine et qu'un
et qu'il n'y a qu'une toutrine de paire
et qu'il n'y a qu'une toutrine de parisha
expert. la règle ne ritagre par l'ariba
vous rentre perulatlats de Jariba le don Dien se sert de hu jeur faire det son arrive à Benjacouth c'est à sine fir navembre, je n'about affir par une amie grid, d'y houvait ses lacornes, ha était trèple de toute ge hu service a Falis, ayout no était réflée far tout le l'agit de gardine de mot sprint de trouble de paris de print de present de present

T'ai-je dit que nous avions la joie de voir de temps en temps le Père. Il a été nommé Visiteur apostolique pour les Carmels et cela va l'obliger pendant 3 ans au moins à des séjours assez prolongés en France. Il est venu début décembre et ne repartira qu'à la fin du mois pour Rome – au cours de cet été il restera au moins le même temps – ses passages sont rapides mais combien nourrissants !... Les Visites le fatiguent beaucoup, il a dû revenir dans la région il y a une dizaine de jours pour « changer d'air » plus rien n'allait – estomac, foie – Ceci mis à part il est évident que le bon Dieu se sert de lui pour faire du bon travail.

À N.D. de Vie les postulantes rentrent nombreuses – 7 cette année c'est un record et je t'assure qu'il y a de la diversité !!! et comme le moule n'est pas fabriqué et qu'il n'y a qu'une doctrine et qu'un esprit, la règle ne risque pas je crois de nous rendre semblables !!...

J'ai eu des nouvelles de Fariha dès son arrivée à Beyrouth c'est-à-dire fin novembre, je n'avais pas manqué de lui écrire à Paris, ayant appris par une amie qu'elle s'y trouvait. Cette pauvre Fariha était très heureuse de ses vacances, gonflée à bloc par tout le spirituel trouvé à Paris (mais il s'agit de s'entendre sur le mot spirituel) — elle avouait en fin de lettre qu'elle n'avait pas trouvé le bonheur... Elle espère pouvoir faire bientôt le pas que j'attends d'elle. Ce que tu m'as dit de sa « solitude » en vacances ne m'a pas étonnée — j'avais entrevu un danger de ce côté-là... Oui, prions beaucoup pour elle... je lui ai écrit hier soir. Elle m'a dit sa joie de t'avoir retrouvée, sa joie de ta lettre. Que de vies gâchées... et qui auraient pu être si belles !!! Des nôtres au moins, si elles ne sont pas pleines comme nous l'aurions voulu faisons-en au moins des vies données, des vies accrochées à la volonté divine pour que nous soyons bien ce qu'Il veut.

Je voulais t'offrir bien que tardivement mes vœux pour l'année 1949 – eh bien ma chère Odette en t'embrassant je vais te redire d'être bien, malgré tous et tout « ce qu'Il veut ».

Mon respectueux et religieux souvenir à ta supérieure et à la chère communauté.

Ta petite sœur Sr Marie Eugène de l'E.J.

¹ Non au sens strict du mot, mais comme membre du Tiers-Ordre carmélitain.

TABLE DES MATIÈRES

Préface Brève Chronologie Le lot de la pauvreté Quand Dieu appelle... Crise, révolte et dépression... Un travail à Paris Ombres et lumières sur la route Marchandage et générosité « Mon seul acte vrai » Une vie nouvelle L'audace de la foi Le levain silencieux Toute à tous... « Une seule chose importe... » Le Magnificat du pauvre Un sillon pour gens ordinaires Témoignages Notre-Dame de Vie Quelques lettres de Berthe